

Falciny photographe Dunkerquois et ses amis
1860-1908
Odette Bonte

Falciny, célèbre chez les cartophiles, semble l'être beaucoup moins pour l'ensemble des Dunkerquois.

Pourquoi, ce choix ? Plusieurs raisons le motivent, qui je l'espère, entraîneront votre adhésion et votre intérêt, pour un homme qui, dans la banalité de sa vie a eu quand même un destin hors du commun qui a abouti à Dunkerque.

Mon propos, justement ne sera pas de ceux qui entrent dans l'histoire avec un grand H. Il sera de vous conter la vie d'un homme, d'un homme qui vivait au début de ce siècle et qui a marqué de son Art la Société Dunkerquoise de son époque. Un art dont on ne soupçonnait pas l'importance qu'il prendrait un jour et Falciny, à Dunkerque a contribué à ouvrir cette voie nouvelle qui se dessinait. Ce seul point, justifierait que l'on s'attarde sur Falciny et son oeuvre.

Mais ce qui a déterminé mon choix, et qui intéresse très particulièrement je dirais à un second niveau, la petite histoire de Dunkerque, ce sont les archives inédites que j'ai la chance d'avoir en ma possession et qui relatent quelques épisodes de la vie d'Auguste, César, Falciny. C'est une série de notes biographiques, écrites par l'un de ses amis.

C'est un récit alerte, plein d'amitié, de verve, révélateur par son style, sa façon de raconter et le contenu de ses propos, de l'atmosphère d'une époque dunkerquoise où les réussites étaient permises pourvu que l'on ait du talent. Derrière cette aventure humaine, se profile une société avec ses moeurs, ses modes de vie et de pensée. Et c'est tout l'intérêt de cette biographie que de nous donner ainsi un éclairage inhabituel sur la vie d'un homme. Je vais essayer de vous le transmettre dans son authenticité.

Ces notes qui nous décrivent la personnalité de Falciny, nous emmènent au Vatican, avant de nous ramener à Dunkerque. Il n'est pas anodin non plus, à notre époque, de raconter la réussite d'un petit émigré italien dont l'enfance presque misérable comme vous pourrez le voir, n'aurait guère de sa réussite. Le contexte dunkerquois, son art, ses amis, lui ont permis d'établir brillamment pignon sur rue. Les petits faits de sa vie quotidienne, le récit de sa fin solitaire dramatique, le partage de ses biens, retiendront également notre attention. Quelques exemplaires de ses oeuvres illustreront également mon propos.

Mais qui est donc César, Auguste Falciny, né le 10 mai 1860 à Fiesole en Italie ? Fiesole est une petite ville située à 7 km de Florence ; outre sa cathédrale, on y trouve les ruines d'un couvent où séjourna le célèbre peintre Fra Angélico.

Le père de notre ami Falciny (nul doute qu'il ne devienne votre ami également à la fin de cet exposé), y exerce le métier de cocher. C'est dire ses origines modestes qui ne rendent que plus méritoire son ascension dunkerquoise.

Voici comment il parle lui-même de son enfance, de la naissance de sa vocation, au cours d'une des longues conversations qu'il tenait au coin du feu avec son ami Stewart. Les débuts ne manquent pas de saveur, puisqu'ils commencent... en volant et dégustant les oranges du Pape.

« Ce soir là, après quelques réflexions humoristiques sur les fantaisies et les manifestations de vanité des différents clients photographiés dans la journée, dont les portraits fortement retouchés et embellis devaient refléter, selon les immodestes désirs des premiers intéressés, toutes les grâces et les perfections que la baguette de la fée nature avait refusé d'octroyer et dont, on espérait que la baguette magique du talentueux Falciny allait corriger la carence, et faire retour, mon ami, me dit subitement, me plongeant dans un profond étonnement :

-J'aurais bien voulu faire le portrait du Pape, plutôt que de lui manger ses oranges !!'

Etonnement de l'ami Stewart

mais... j'étais trop jeune et l'on ne m'avait donné que l'appareil à porter...

-Mais mon Cher César, jamais tu ne m'as parlé de cet événement là... conte-moi cela :

Il commença ainsi :

-Tu sais, qu'aux environs de Firenze, on peut vivre de peu, et que pour être classé définitivement parmi les nécessiteux, il faut être réellement bien pauvre ? Et bien, c'était le cas de mes parents qui habitaient la ville même de Fiesole. Aussi, je n'avais pas encore dix ans, que ma belle-mère voulait déjà se débarrasser de moi trouvant que c'était plus que suffisant d'avoir ses propres enfants à nourrir avec les trop faibles revenus dont disposait le modeste ménage de mon père, remarié.

Seule, une vieille tante qui habitait la ville, osait prendre ma défense et en conséquence, elle n'était pas toujours bien accueillie, à cause de cette ingérence. Souvent, après quelque mauvais traitement, je me sauvais chez elle pour y trouver refuge et consolation. Mais souvent, je n'y allais pas, c'était un prétexte que je laissais croire. En réalité, je rejoignais les gamins de mon âge et vivant dans les mêmes conditions délabrées que moi, pieds et jambes nus, la chemise et la culotte plus ou moins trouées, la tête embroussaillée par une chevelure frisée poussant à la diable. Tout ceci, nous valait d'être pris comme modèle par des artistes pour de longues séances de peinture ou sculpture.

Les quelques sous obtenus en échange, nous permettaient d'acheter un repas frugal, quelques fruits et une miche de pain trempée dans l'eau claire de la fontaine.

Je posais avec un certain succès, cela m'a d'ailleurs permis, en me rappelant le nom de certains artistes, de retrouver, sous la forme et le titre de reproduction de leurs oeuvres, mon buste fait à cette époque, c'est d'ailleurs cette tête de petit garçonnet qui se trouve sur la cheminée de mon salon. Cela t'épate, conviens-en ?

Mais ceci est une autre histoire. J'appris graduellement qu'il existait d'autres artistes, en l'espèce des photographes et je me risquais à leur rendre visite, mais sans obtenir le moindre succès. à cause de mes haillons. Je compris qu'avec eux, cela n'était pas la même chose. Mais voilà, un jour que je n'oublierais jamais, je fis part à ma bonne tante d'une grande nouvelle, un projet que je ne pourrais mener à bien sans son assistance. Un des photographes qui m'avait pourtant rabroué, voulait bien me prendre chez lui, pour effectuer ses courses, à la condition que je sois vêtu décentement d'une culotte sans trous, avec des souliers et des bas. Jamais je n'obtiendrais tout cela de ma méchante belle-mère.

La bonne tante me fournit le tout, avec un béret en plus. Voilà comment commença ma vocation. Quelques années plus tard, je me trouvais embauché dans les ateliers d'un célèbre photographe de Rome, il était très réputé, et moi je n'en étais encore qu'aux premiers échelons de ma carrière. Je me plaisais beaucoup dans ce milieu où la photographie se révélait déjà comme un art. J'observais tout ce qui se faisait autour de moi, dans les différents départements : retouche, collage, cartonnage, prises de vue.

-J'étais chargé de multiples fonctions, mais la principale consistait à porter les paquets et les appareils de photographie lorsqu'il y avait des déplacements. Mon salaire était infime, mais je grandissais et ma bonne tante était toujours là, pour m'aider. Un jour d'été, je remarquais dans l'atelier une animation fébrile qui s'était transmise comme une traînée de poudre à tout l'établissement : on devait, le jour même, faire le portrait du Pape Pie IX. C'était tout un événement que d'être appelé pour un tel honneur. Le patron lui-même ainsi que son meilleur opérateur choisirent les appareils, les plaques les plus sensibles, etc... et ce fut au tout dernier moment que je fus appelé pour partir avec eux. Je devais porter les appareils de grandes dimensions, l'opérateur se chargeant du trépied.

J'étais dans la joie, j'exultais de fierté. Quel prestige n'allais-je pas tirer de cette affaire Mais, ce n'est pas peu de chose que d'être admis dans la partie privée du Vatican, et après vérifications, par l'officier de garde, on nous fit entrer par une petite porte de service. Nous étions en fait au niveau des splendides jardins attenants à l'édifice papal. Un garde pontifical fut détaché, et l'ordre nous fut donné de le suivre. Je mis avec une véritable joie, les appareils

sur l'épaule et fit l'ascension de toute une série de grands escaliers de pierre. Dans les vastes paliers que nous traversions, nous pouvions respirer par les baies grandes ouvertes, les délicieux parfums qui s'exhalaient des magnifiques jardins.

Parvenus tout essoufflés, les uns comme les autres, au niveau du couloir qui conduisait aux appartements du prélat, un chambellan m'ayant scruté demanda, s'il était réellement indispensable d'être aussi nombreux pour opérer ?

Le résultat fut tout naturellement mon exclusion. Oh ! Quelle déception ! et comme j'en voulais à cet ecclésiastique. Le garde pontifical qui nous avait piloté me dit :

— Alors toi, tu restes ici, à attendre sans broncher et sans bouger, puis, m'ayant laissé médusé, il partit.

Je devais me remettre assez vite, et, trouvant le temps long, je descendis sur un autre palier afin de mieux voir le jardin, je descendis tout un étage me disant que le patron prendrait forcément le même chemin pour revenir, ils me retrouveraient donc pour porter les appareils. Attiré graduellement par la tentation, je continuai de descendre les magnifiques marches de marbre, pour me trouver finalement, devant la porte vitrée donnant accès aux couloirs des jardins, que j'empruntais afin d'être à l'ombre et au grand air. L'attente est toujours une mauvaise disposition de l'esprit, mais que dire de la tentation qui vise, elle, le coeur.

Il faisait si chaud, je me trouvais dans un second Eden, il me semblait que je mourais de soif, et je voyais autour de moi, des oranges, elles pourraient éteindre ma soif .. ma gorge sèche. J'en cueillais une, jamais de mémoire de gamin italien, que j'étais, je n'en avais goûté de plus savoureuse et ma foi, sans me préoccuper de la fuite du temps, j'en arrivais à en sucer une bonne douzaine...

Mais soudain, la vengeance divine apparaît devant moi, un garde pontifical m'avait aperçu par l'une des baies vitrées, en train de sucer les oranges dans le jardin réservé au Pape. Et, il me découvre, non seulement la bouche pleine, mais également avec les poches de ma veste et de ma culotte bourrées d'oranges.

Que pouvait-il faire, le larcin était accompli, il n'y avait qu'une seule solution, me conduire sans cérémonie jusqu'à la porte du paradis. Je revins penaud à l'établissement photographique, il existait quand même chez moi, un certain remords et je craignais les remontrances de mon patron. Heureusement, il était tellement occupé par l'importance de la commande que tout se passa sans réprimandes.

Je me vantais auprès de mes camarades, et leur affirmais que j'avais bien réellement aidé à faire le portrait du Pape, et qu'il m'avait en partant autorisé à manger des oranges dans son jardin. Je le faisais avec un tel enthousiasme, que mon auditoire ne soupçonna pas un seul instant la fausseté de mes déclarations.

C'est ainsi que se termina la causerie ce soir là ».

Vous reconnaîtrez que ces débuts professionnels à Rome commencèrent bien. Falciny continue à se former durant quelques années, mais sa rencontre avec Luzzatto, à Paris, détermine la suite de carrière. Je n'ai pas de détails sur la façon dont l'accord s'est réalisé. Luzzatto avait sans doute eu des contacts avec Falciny à Rome, au cours de rencontres entre photographes de même nationalité. Toujours est-il que Luzzatto embauche Falciny comme opérateur et aide, dans son studio de Dunkerque.

Luzzatto, autre photographe dunkerquois, très connu, lui aussi, était installé place Jean Bart, où il avait pris les studios Baron.

Ses contemporains reconnaissent son talent et lui font une notoriété plutôt flatteuse. Il a la réputation d'être l'un des premiers photographes à élever la profession à un autre niveau que celui de producteurs de portraits. Il faut rappeler qu'à cette époque, la photographie n'en est qu'à ses tous premiers balbutiements.

Falciny est son adjoint pendant dix ans, il est à la fois opérateur et retoucheur. Ils se complètent admirablement, avec eux, la photographie prend une toute autre dimension. Les portraits figés, les attitudes altières sont révolus, de même que les portraits de famille en rang d'oignons, ils pensent à revoir l'attitude du sujet. La qualité technique de la photo s'améliore, la retouche prend beaucoup d'importance.

Mais Luzzatto n'a aucune envie de rester à Dunkerque. Pour exercer son métier, Paris l'attire, la

capitale seule permettra à son art de prendre sa plénitude. Il reprend donc un atelier de photos en pleine vogue à l'époque, situé boulevard des Capucines, au-dessus d'un célèbre restaurant. Il le quitte d'ailleurs assez vite, pour s'engager sur une autre voie, la reproduction de vues microscopiques. Ce qui lui vaut en 14-18 d'être utilisé par l'armée française. Il a en effet la possibilité, grâce à son savoir faire, de perfectionner les prises de vue télescopiques. Il peut aider ainsi à la mise au point des premières observations photographiques aériennes.

Ainsi Luzzatto s'en va. Falciny se trouve être son successeur tout désigné. Il a bien l'intention de reprendre le studio à son compte. Oui mais... Cela se paie, et bien installé et intégré à la vie dunkerquoise, qui à l'époque était loin d'être triste, il mène grande et joyeuse vie, et l'on a souvent l'occasion de voir son chien Gyp attendre devant la porte de certains immeubles que son maître veuille bien sortir. Comme son ami le dit si bien, la vie de restaurant, les chambres garnies et toutes les tentations de son âge, ne favorisent guère les économies.

Il a quand même le grand mérite d'avoir réussi à réunir un pécule qui servira pour le roulement de l'affaire, mais hélas la somme de 30.000 francs, montant demandé pour la reprise du studio n'est pas dans son escarcelle. Que faire ?

Un emprunt peut-être, et qui serait garanti par le fonds de son installation et la qualité de son travail, cela pourrait être une solution. Et l'ami Falciny s'en va trouver les personnalités fortunées qui louaient « son talent sur toutes les trompettes de la renommée ». Las, et voilà un trait de ce temps, où le crédit n'avait pas le pignon sur rue qu'il a actuellement, les joyeux drilles de la société dunkerquoise, ne sont guère prêteurs. En fait, ils lui demandent un intérêt que Falciny trouve exorbitant, d'autant plus que l'arrangement proposé devait se faire sur un total supérieur au véritable prêt. L'usure et la fraude sont de tous les temps.

Falciny, dégoûté de ces procédés, trouve heureusement une solution qui lui coûtera moins cher et va tout naturellement l'expliquer à son ami Stewart.

«J'ai trouvé, dit-il la solution à tous mes problèmes, je vais chercher à me marier, cela me coûtera moins cher...

Seulement, comme j'ai 36 ans, je ne rechercherai pas une jeune mondaine près de laquelle je devrais passer tout mon temps, délaisser mes occupations, pour la promener à la plage, non, je chercherai une personne sérieuse, à qui tout de même il ne manquera pas de distractions, mais, je lui demanderai d'être femme d'intérieur et éventuellement de me seconder à l'atelier et de recevoir les clients pendant que je me trouverai occupé. En somme, je ferai, ce que l'on désigne couramment, comme un mariage de raison, ce qui n'exclut nullement l'affection entre conjoints. Naturellement reste la question primordiale de la dot qu'elle apportera. Une complète sécurité lui sera donnée par mon contrat de mariage, de plus je contracterai une assurance-vie en sa faveur.

Ma foi, lui répond Stewart, je trouve que c'est admirablement conçu et dénote même un homme scrupuleusement loyal et désireux de ne pas léser la personne épousée.

Aussi incroyable que cela puisse paraître, il trouve l'oiseau rare, et c'est dans ces conditions, qu'il épouse en l'an 1896, Mademoiselle Marie-Louise Riquier, qui lui apporte en dot la somme de 30.000 francs. Les témoins de l'acte de mariage sont : André Stewart, ingénieur, le Commandant Lherme. A. Ringuez capitaine. Joseph Luzzatto, photographe, Maître Bouly de Lesdain est signataire de l'acte.

Devenu propriétaire grâce à Mademoiselle Riquier, et parfaitement heureux en ménage, Falciny reprend le studio de Luzzatto sis place Jean Hart. Il continue la voie ouverte et produit des oeuvres qui sont jugées remarquables.

Il expose dans toute la région, et va même jusqu'à Bruxelles. L'éventail de ses productions est très large. Portraits en tous genres, agrandissements inaltérables au charbon, vues de villas, usines, encadrements de toutes dimensions. Le collage de photos sur carton est également une de ses spécialités. Il est chargé par la Chambre de Commerce de Dunkerque de prendre des vues du port, ainsi que des grands travaux en cours à cette époque. Les prises de vues avec champ circulaire et panoramique ouvrent une autre voie à son savoir-faire.

L'ère de la photographie est en plein essor, et Falciny à Dunkerque est à la tête de ce mouvement. Ambitieux pour tout ce qui touche à son art, il veut atteindre la perfection et la renommée flatteuse qui est la sienne et est justifiée. Il faut dire qu'il est aidé par le savoir-faire et l'art de la retouche d'un artiste lillois de talent, cet artiste s'appelle Massonet, il était également l'adjoint d'un photographe lillois, Piccolatti, grand ami de Falciny, vous aurez le plaisir de l'admirer sur une photo pleine d'humour. Mais Falciny désire encore plus, et malgré distinctions et palmarès flatteurs, il voudrait arriver à la mention « Hors concours », il pense qu'il n'y arrive pas à cause de sa nationalité, le problème de l'étranger dans la ville n'est guère nouveau. Il veut se faire naturaliser. Il pense que son nom lui-même constitue un obstacle sur le chemin de la gloire... singulière pensée, s'y ajoute cependant, le désir d'une intégration parfaite au sol dunkerquois. Il veut devenir, comme il le dit lui-même, Français de fait comme de coeur.

Il entreprend donc des démarches pour sa naturalisation. Il s'attendait à payer les 500 francs de taxe prévue, mais il avait oublié une chose, c'est qu'on lui demanderait de revêtir l'habit de soldat. Et le voilà pendant 2 mois, qui déambule dans les rues de Dunkerque, en fantassin de 2^e classe. Il le porte paraît-il très joyeusement, ne manquant pas de faire sensation dans les rues de Dunkerque, il obtient même un certain succès auprès de ces dames !!!

Mais coup de théâtre, ne voilà-t-il pas qu'il apprend, qu'il n'aura rien à payer pour sa naturalisation, et pour cause, comment devenir Français alors qu'on l'est déjà...

L'employé de préfecture, qui examine sa demande, était, par extraordinaire pour un fonctionnaire de cette époque, féru d'histoire de France. Il regarde avec attention, les dates et lieu concernant les parents de Falciny et conclut, preuves en mains, qu'il était né de parents français. En effet la naissance du père se situait au temps de l'occupation de l'Italie par Napoléon, qui portait le titre de Roi d'Italie, et comme ses parents, ensuite, n'avaient pas opté légalement pour recouvrer leur qualité d'italiens, ils étaient restés Français, ainsi que leurs enfants. Donc Falciny était bien citoyen français. Il trouve bon, alors, pour souligner cette filiation française, de transformer le I de Falcini en Y, et à partir de là tous ses portraits sont signés Falciny.

L'électricité s'installe à Dunkerque, Falciny se lance alors dans ce qui fera sa célébrité jusqu'à nos jours, l'édition de cartes postales illustrées. Pendant des années cela sera son monopole.

Un article paru dans le Nord Maritime du 18 septembre 1901, à l'approche des fêtes franco-russes, lui est consacré.

Deux faits sont à souligner dans cet article, d'une part la parfaite intégration de Falciny parmi la société dunkerquoise (ses peurs ne sont plus justifiées), et d'autre part, le racisme latent qui se fait jour officiellement puisque la presse l'exprime très librement.

Je soumetts donc l'article à votre jugement. en rappelant quand même, sans pour autant justifier, que nous sommes entre les deux guerres de 1870 et de 1914, et que l'affaire Dreyfus, n'est pas très loin.

Nord Maritime. 18 septembre 1901 :

« Il n'y a pas bien longtemps encore que les cartes postales avec vues dunkerquoises étaient éditées par des juifs allemands. La chose est regrettable, mais notre sympathique concitoyen M. Falciny, le maître photographe, a obvié à cet inconvénient, en éditant lui-même une superbe série D'au moins quarante cartes où l'on voit des monuments de Dunkerque, le port, les types de marins, Malo-les-Bains... Grâce au procédé héliotypique, ces cartes sont de véritables eaux fortes, impossible de rêver mieux.

Suit une nomenclature des différentes oeuvres de Falciny et le journaliste conclut de la manière suivante :

Nous insistons sur le fait que ces magnifiques héliotypies sont éditées par un des nôtres qui avait à coeur de secouer le joug allemand et faire dix fois mieux Nous ne pouvons que féliciter notre excellent concitoyen ».

Monsieur Deswarte mentionne également cet article dans le livret Falciny, édité par l'association des cartophiles de la région dunkerquoise.

Aucun doute quant à l'intégration de Falciny, d'autant plus qu'il tient bonne place dans une société dont la réputation de gaieté ne s'est jamais démentie à travers les siècles.

Ses amis, venaient très souvent passer le week-end dans le chalet « La Rosina » à Malo-

les-Bains. Les journées du samedi au lundi, sur la plage de Malo se déroulaient dans une belle gaieté, en compagnie du commandant Lherme et de Mademoiselle Luzzatto.

Un document qu'il nous a laissé, montrant le trio d'amis en pleine action, est aussi très révélateur, cette photo a été prise par l'habile retoucheur Massonet, lors d'une réception donnée par Falciny après son mariage. Elle justifierait à elle seule l'objet de notre conférence. Voici les conditions dans lesquelles elle a été prise :

«Ils étaient montés (Falciny, Piccollati, Luzzatto et Massonet), au studio, laissant les femmes au salon. Après avoir admiré les dernières productions de Falciny, il leur était venu l'idée de se faire photographier en groupe, dans une attitude toute professionnelle ».

Quelques mots sur Piccollati, grand photographe lillois, très lié à Falciny, qui est d'ailleurs le parrain de son fils.

Piccollati avait pour clientèle tous « les milliardaires » gros industriels de Lille, Roubaix, Tourcoing. Il avait de ce fait, son art y étant pour beaucoup, acquis une très grosse fortune. Il dépensait beaucoup, vivait en grand seigneur, tout en étant paraît-il d'une générosité extraordinaire envers ses amis, allant jusqu'à leur offrir les oeuvres d'art qu'ils avaient l'occasion d'admirer chez lui.

Très connu du public lillois, il fut la victime de cette popularité. En effet lors de l'assassinat du Président Carnot, par l'anarchiste italien Caserio, son habitation fut envahie par la populace lilloise qui cria vengeance. Il ne dut la vie qu'à sa fuite par le toit de sa maison et dut rester toute la journée dissimulé derrière un soubassement de cheminée. Le maire en personne devait rétablir le calme. A ma connaissance, Dunkerque ne connut pas ce genre de manifestation, c'est tout à son honneur.

L'activité inlassable de Falciny, sa joyeuse vie, ne devait pas se prolonger longtemps, victime d'une congestion pulmonaire, survenue à la suite d'un refroidissement, Falciny se met à décliner, son médecin lui recommande de changer d'air et d'aller habiter le midi pendant les mois rigoureux de l'hiver.

C'est un véritable sacrifice pour lui, que d'abandonner son studio, ses travaux. Il décide quand même d'aller se reposer à Vence, mais seul. Il demande même à son ami Stewart et à son épouse de ne point l'accompagner à la gare, de peur de s'effondrer au moment du départ. Voilà donc Falciny parti et Stewart raconte :

« Six jours s'écoulaient sans une nouvelle, son épouse, ses amis sont plongés dans l'angoisse, d'autant plus qu'il devait passer à Paris faire un arrêt chez son ami Luzzatto, et celui-ci ne l'avait pas aperçu. Un télégramme échangé avec l'établissement sanitaire qui devait le recevoir, répond de la même façon : rien, aucune nouvelle ». Que s'est-il passé ? Nos amis ne l'apprennent que quatre mois plus tard, au retour de Falciny.

Arrivé à Vence, dans un état de délabrement physique épouvantable, il n'avait pas eu le courage de s'arrêter à Paris, il n'avait pas eu la possibilité de prévenir l'établissement hospitalier qui devait l'accueillir, de son arrivée prématurée. Il s'effondre à la gare, et ne trouvant pas de voiture, il essaie de se mettre en route malgré tout. Or, Vence, au début du siècle, est une petite ville misérable, ne possédant qu'une auberge, avec une clientèle uniquement composée de voituriers. Et c'est l'un d'eux qui y amène Falciny, il l'avait trouvé inanimé, sur la route non loin de l'auberge. Les aubergistes ignorants et plutôt ennuyés de voir un malade chez eux consentent quand même à l'héberger dans une petite chambre, avec un lit comme tout mobilier. Ils le couchent tout habillé, le laissent sans soins. Une servante prise de pitié lui apporte un bol de café chaud qu'elle s'efforce de lui faire boire et ce fut tout... Quelques heures plus tard, elle entend un grand bruit, monte et découvre Falciny étendu, évanoui sur le plancher, délirant dans une crise d'étouffement. Effrayée, elle appelle les aubergistes, après bien des efforts ils arrivent à le remettre inerte sur son lit. Il revient à lui, et appelle faiblement, un docteur, un docteur. Les aubergistes s'interrogent, et se disent, oui, mais qui va payer s'il meurt. Heureusement, Falciny arrive à sortir de la poche, de son gilet une superbe montre en or, et leur dit faiblement « femmes sans coeur, vous serez payées, voilà un gage qui

vaut mille francs » et ce dans leur propre langue en italien.

Interdites et honteuses d'avoir été comprises, dans leurs paroles, elles n'osent pas prendre possession de l'objet et envoient quand même l'aubergiste chercher un médecin, qui n'est autre que le médecin de l'établissement hospitalier que Falciny devait rejoindre. Des soins lui sont prodigués immédiatement, et ordre est donné à la servante de le veiller le reste de la nuit, le lendemain il est enfin transporté dans l'établissement sanitaire où une chambre est préparé pour le recevoir. Il peut enfin envoyer un télégramme pour rassurer les siens : « Tout va bien lettre suit ». La lettre promise n'arriva jamais, mais le détail fut raconté à son retour, et Falciny, termina son récit en disant « c'est ma montre qui m'a sauvé ».

Hélas son séjour à Vence n'est pas suffisant pour rétablir sa santé définitivement. Il décline de plus en plus.

Falciny vient de mourir, la maison est en deuil. Il ya une veuve désolée et abattue, le vieux commandant Lherme mâche un bout de ses moustaches grises, l'amitié vient s'exprimer, mais inutilement, elle cherche à consoler, prenant la place du temps, voulant aller trop vite.

Des parents s'étaient déjà présentés, mais ne pouvant hériter de suite, ils avaient manifesté leur sympathie en emportant les bijoux et objets personnels du « cher défunt » à titre de souvenir. Des amis viennent porter des fleurs, ou leur remet les derniers souvenirs qui subsistent, sans valeur intrinsèque.

Ainsi va la vie et la mort...

La semaine s'écoule, quand une nouvelle froudroyante parvient, apportée par express, par l'ancien opérateur de Falciny qui était resté en fonction, Madame Falciny était morte subitement après avoir absorbé un médicament prescrit par le médecin. « J'accours, et trouve une nièce qui habitait avec elle depuis la mort de l'ami Falciny occupée à fouiller armoires et meubles à la recherche d'un testament ».

Son arrivée, la contraria.

Après le constat de mort, il assiste désolé à la curée des héritiers qui arrivent avec les dents longues. Tout fut partagé, et pour faire argent de tout, il y eut jusqu'à du linge souillé jeté sur le comptoir du commissaire priseur des ventes publiques ; certains lots furent vendus 80 centimes, tout fut liquidé. Tout cela ajouta encore au tragique de la fin prématurée de César Auguste Falciny et de son épouse. Seuls restent l'amitié fidèle et le souvenir qui se propage encore jusqu'à aujourd'hui, à travers ses oeuvres.

Falciny est mort, le 9 septembre 1908 et sa femme le suivit dans la tombe le 25 octobre 1908, ils sont enterrés au cimetière de Dunkerque. Ainsi finit la carrière d'un grand photographe dunkerquois à l'âge de 49 ans.

L'annonce nécrologique paru dans le journal local est la suivante :

«L'excellent photographe éditeur Falciny, bien connu de nos concitoyens, est mort ce matin à trois heures. Il était âgé de 49 ans. M. Falciny était depuis longtemps d'une santé chancelante. Il avait cherché, l'hiver dernier par un long séjour dans le midi, à se rétablir et il nous était revenu, en effet, mieux portant. Le mal le minait cependant, et il y a succombé. Le défunt était un artiste, il aimait son métier et son commerce était très agréable.

En guise de conclusion les impressions d'André Stewart, sur l'amitié qui les liait : « Quand je considère cet étrange et pourtant harmonieux amalgame que nous formions Falciny et moi, je crois rêver que deux individus, aussi disparates l'un de l'autre, aussi différents au point de vue de la nationalité, de la religion, du caractère, des goûts, de la fortune, de la profession, de la première éducation, et avec une différence d'âge et de condition sociale aient pu si bien se lier d'amitié.

Enfinement je conclus que cela dut être la Providence qui nous a fait rencontrer pour sceller notre amitié, et nous aider mutuellement à l'aide de nos divergences. Mon lot aura toujours été de veiller sur ses derniers jours. Il nous quittait un soir de septembre, après m'avoir serré la main et dit, un merci, affectueux, ultime ».

PICCOLATI

Piccolati passa la guerre 1914-1918 enfermé à la citadelle de Lille. Sa santé s'altéra gravement de ce fait, par suite des privations. Ses objets d'art avaient été pillés, son atelier fermé, les appareils confisqués. Il

cèda son studio à l'ami Massonet dès le retour de la Paix.

MASSONET

Quatrième ami invisible sur la photo, reste dans son rôle habituel, c'est-à-dire complètement ignoré du public. Sa participation est pourtant irremplaçable, ses intimes le savent bien. Il est un retoucheur délicat pour tous les truquages nécessités pour les travaux photographiques. Il est aidé en cela par un auxiliaire précieux, Madame Massonet. Ses amis la saluent d'ailleurs du titre de « générale » dans les joyeuses réunions d'artistes, elle s'était travestie de cette manière, et devait sans doute être ravissante. Pour moi (Stewart), je faisais comme tout le monde et m'exclamais, lorsqu'elle venait à Dunkerque.

— Oh ! Voilà la générale !

Le talent des Massonet, se manifeste surtout lorsqu'il faut déplacer, transformer, créer des arrière-plans devant s'adapter à des portraits tirés entre quatre murs. C'est dire son rôle important.

Massonet est physiquement affaibli lui aussi par la guerre, il a 57 ans, il s'épuise en efforts pour faire marcher l'affaire, malheureusement il s'éteint après avoir été atteint d'une congestion cérébrale.



Portrait de Falcin datant d'un an avant son décès, et exécuté par son ami Ferrari après un excellent repas pris ensemble à Nice.